FALAQUE s. m. (fa-la-ke). Ancien instrument de supplice.

FALBALASSÉ, ÉE adj. (fal-ba-la-sé — rad. *falbalas*). Chargé de falbalas.
— Substantiv. : *Leurs petites mines apparaissent perdues dans le nuage des gazes, le bouillonné des fanfreluches, le* FALBALASSÉ *du linon.* (E. et J. de Goncourt.)

FALBALASSER v. a. ou tr. (fal-ba-la-sé — rad. *falbalas*). Charger, orner de falbalas.

FALCINELLI-ANTONIACCI (Mariano), cardinal italien, né à Assise en 1806, mort en juin 1874. Il entra dans l'ordre des bénédictins et se fit remarquer de Pie IX, qui l'envoya successivement, en qualité de nonce, au Brésil, à Munich et, en 1863, en Autriche. Dans ce dernier pays, notamment, il se signala par l'ardeur de son zèle ultramontain. Dans les derniers temps de sa vie, son intelligence s'altéra. Il commit des imprudences et des indiscrétions, qui décidèrent son rappel à Rome (1873). Falcinelli-Antoniacci, qui était archevêque d'Athènes *in partibus*, fut nommé cardinal le 22 décembre 1873. Il mourut six mois plus tard.

FALCON, province ou territoire de la république de Venezuela, à l'O. Cette province compte 99,920 hab., et elle a pour capitale Coro, port à l'entrée de la presqu'île de Paraguana; 8,000 hab.

* **FALCONNET** (Ernest), magistrat et écrivain français. — Conseiller à la cour d'appel de Paris depuis 1860, il fut nommé en février 1869 président de chambre à la même cour, où il siége encore. M. Falconnet a été membre du conseil général de Saône-et-Loire de 1859 à 1870. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit une édition des *Œuvres de d'Aguesseau*, avec une biographie (1865, in-8°). M. Falconnet s'est fait connaître comme helléniste en traduisant pour la première fois en français des morceaux lyriques attribués à Orphée. Il a publié dans le *Panthéon littéraire*, les *Petits poëmes grecs* par Orphée, Homère, Hésiode, Pindare, etc., traduits par lui et par divers écrivains (1860, in-8°). Il a revu dans la même collection la traduction de l'*Odyssée*, par Mme Dacier; enfin, il a publié dans la collection Lefèvre les *Lyriques grecs*, avec des introductions et des biographies.

FALGUIÈRE (Jean-Alexandre-Joseph), sculpteur et peintre français, né à Toulouse en 1832. Il vint poursuivre à Paris les études artistiques qu'il avait commencées dans sa ville natale. Admis à l'Ecole des beaux-arts, il eut pour maître Jouffroy, et il remporta le grand prix de Rome en 1859. Deux ans auparavant, il avait exposé au Salon une statuette en plâtre, représentant *Thésée enfant*. Cet artiste plein de fougue, amoureux du mouvement et de la vie, envoya d'Italie deux bustes de jeunes filles, qui figurèrent au Salon de 1863, et le *Vainqueur au combat de coqs*, statue en bronze d'un jet vigoureux, qui attira tout à coup sur lui l'attention et lui valut une médaille à l'Exposition de 1864. De retour en France, le jeune artiste exposa une statue en marbre, *Thésée enfant* (1865). A l'Exposition universelle de 1867, M. Falguière obtint une 1re médaille avec son *Vainqueur au combat de coqs*. L'année suivante, il remporta la médaille d'honneur avec *Tarcinus, martyr chrétien*, statue en marbre, qui avait figuré en plâtre au Salon de 1867. Cette œuvre très-forte se recommandait à la fois par l'habileté de l'exécution et par l'expression de la figure du martyr. Un morceau non moins remarquable de M. Falguière est son *Ophélie*, qui parut en plâtre au Salon de 1869 et en marbre à celui de 1872. Nous avons consacré un article spécial à cette statue (v. OPHÉLIE, tome XI). Sa statue de *Pierre Corneille*, pour la Comédie-Française, également exposée en 1872, est d'un beau caractère et fait revivre avec une grande énergie la physionomie si accentuée du plus grand de nos auteurs tragiques. En 1873, M. Falguière exposa la *Danseuse égyptienne*, œuvre d'une extrême séduction. La jeune fille alerte s'élance avec un mouvement rhythmique et déploie un torse très-finement modelé; les draperies, toutefois, sont trop lourdes et les pieds manquent d'élégance. Depuis lors, cet artiste a exposé le buste de *Mme M...* (1874); la *Suisse accueille l'armée française*, groupe en plâtre (1875); le buste en bronze de *Carolus Duran* et la statue en plâtre de *Lamartine* (1876). Cette statue, de très-grande dimension, fut assez vivement critiquée, surtout pour les accessoires et pour les draperies, agitées comme par un coup de vent. Elle a reparu en bronze au Salon de 1877, débarrassée de détails parasites. Dans ces dernières années, M. Falguière a voulu mener de front la sculpture et la peinture. Comme peintre, il a débuté, en 1873, par une toile intitulée *Près du château*, et qui attira peu l'attention. Il n'en fut pas de même de ses *Lutteurs* (1875), tableau plein de fougue, savamment dessiné, et exécuté avec une grande vigueur de touche, qui valut à l'artiste une 2e médaille. Depuis lors, M. Falguière a exposé *Caïn et Abel*, qui eut moins de succès que la toile précédente (1876), et la *Décollation de saint Jean-Baptiste* (1877), œuvre médiocre et qui a été vivement critiquée. Cet artiste a été décoré de la Légion d'honneur en 1870. Lors des inondations terribles qui eurent lieu à Toulouse en juin 1875, M. Falguière fit un appel aux artistes dans le but d'organiser une vente d'objets d'art au profit des victimes des inondations dans sa ville natale. Cet appel fut entendu; les envois abondèrent et la vente fut très-fructueuse.

FALLIÈRES (Clément-Armand), avocat et homme politique français, né à Mézin (Lot-et-Garonne) en 1841. Reçu licencié en droit, il alla exercer la profession d'avocat à Nérac, où il ne tarda pas à occuper une brillante situation au barreau. Après la chute de l'Empire, M. Fallières devint maire de cette ville et, le 8 octobre 1871, il fut élu membre du conseil général de Lot-et-Garonne. Après la chute de M. Thiers, le gouvernement de combat le révoqua de ses fonctions de maire comme appartenant au parti républicain. Le 20 février 1876, il se porta candidat à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Nérac. « Bien aveugle, dit-il dans sa profession de foi, qui ne voit pas qu'après tant de secousses et de malheurs, ce qu'il faut à la France c'est le repos, la tranquillité, l'assurance du lendemain et que, dans un pays de suffrage universel, la forme républicaine seule peut assurer ces bienfaits. » Elu par 8,376 voix contre le candidat bonapartiste, M. Caupenne, M. Fallières alla siéger à gauche et vota avec la majorité républicaine, qui donna tant de preuves de sagesse et de modération. Le jeune député se révéla comme un orateur parlementaire plein de talent dans une discussion relative à une proposition de M. Talandier au sujet des inondations. Lorsque le maréchal de Mac-Mahon appela au pouvoir un ministère de combat contre les républicains, M. Fallières signa la protestation des gauches (18 mai 1877), et le 19 juin suivant il fit partie des 363 députés républicains qui votèrent l'ordre du jour de défiance contre le cabinet de Broglie-Fourtou. Le 14 octobre 1877, il a été réélu député de Nérac par 8,957 voix, malgré tous les efforts de l'administration, qui avait désigné pour candidat officiel M. Dollfus, bonapartiste. A la Chambre nouvelle, il a voté pour la commission d'enquête chargée de constater les abus commis par les agents du ministère de Broglie-Fourtou pendant la période électorale (15 novembre) et pour l'ordre du jour contre le cabinet de Rochebouët (24 novembre).

* **FALLOUX** (Frédéric-Alfred-Pierre, comte DE), publiciste et homme politique français. — Son père tenait boutique à Angers, et, d'après Quérard, il dut en partie sa fortune à la grande consommation de suif que firent les Cosaques pendant l'invasion de 1815. Royaliste ardent, il fit preuve d'un si beau zèle clérical et monarchique que Charles X ne crut pas pouvoir refuser au plus humble de ses serviteurs des lettres de noblesse, avec autorisation de fonder un majorat, au titre de comte, sur la tête de son fils. Cette ordonnance royale fut signée le 2 mai 1830; mais, par suite de circonstances qu'on ignore, elle ne parut au *Bulletin des lois* qu'après la révolution de Juillet, le 30 octobre 1830. Dans les dernières années de l'Empire, le fils du boutiquier d'Angers, le comte de Falloux, essaya à diverses reprises de rentrer dans la vie politique active. Une élection partielle ayant eu lieu en 1866 dans la 2e circonscription de Maine-et-Loire, il se porta candidat au Corps législatif, mais il échoua. Il ne fut pas plus heureux aux élections générales de 1869, aux Sables-d'Olonne, et à l'élection partielle du 11 janvier 1870, où il fut battu, à La Roche-sur-Yon, par M. Alquier. Rédacteur du *Correspondant* et clérical, il avait fait partie, dans les derniers temps de l'Empire, du groupe des catholiques dits libéraux, qui avait pour chefs M. Dupanloup, évêque d'Orléans, et le comte de Montalembert, et qui comptait parmi ses membres le futur premier ministre du gouvernement de combat, le duc Albert de Broglie. Lors du concile de Rome (1869-1870), il partagea leur sentiment contre l'inopportunité de la proclamation de l'infaillibilité papale, sans toutefois se mettre en avant, ce qui lui permit de s'incliner sans trop d'inconséquence devant le nouveau dogme qui s'introduisit alors dans le catholicisme. Aux élections du 8 février 1871, il essaya, avec le même insuccès, de se faire élire député à l'Assemblée nationale. Repoussé constamment par le suffrage universel, le comte de Falloux ne consentit point toutefois à se désintéresser de la politique, et, s'il n'en put faire à la Chambre, il en fit dans les salons. Il devint un des fervents apôtres de la fusion des deux branches de la maison de Bourbon. Dans une réunion qui eut lieu le 4 janvier 1872 à Versailles, chez le député de Meaux, et à laquelle assistaient une centaine de légitimistes, M. de Falloux prononça un discours pour indiquer la politique que devaient suivre les monarchistes. D'après lui, la France ne pouvait trouver son salut que dans la monarchie et dans l'étroite union de ses adhérents. Le trône appartenant au comte de Chambord, il serait roi; les princes d'Orléans formeraient la famille royale et le comte de Paris lui succéderait. Tout irait merveilleusement si le comte de Chambord était de son temps et s'il ne tenait absolument au drapeau blanc et à l'absolutisme de droit divin, tandis que les princes d'Orléans veulent le drapeau tricolore et le régime parlementaire. La difficulté de sortir d'une telle situation est grande, mais non insurmontable. Il suffirait, pour la trancher, que l'Assemblée se fît arbitre entre la branche aînée et la branche cadette; qu'elle décidât que le drapeau tricolore serait parsemé de fleurs de lis, et que, comme moyen de transition, elle conférât la lieutenance du royaume à un des princes d'Orléans (le duc d'Aumale). Ce discours, dont nous indiquons l'esprit, provoqua une vive protestation de la part des légitimistes purs, notamment de M. de Franclieu. Dans l'*Univers*, M. Veuillot appela M. de Falloux « une figure d'intrigant » et rappela que « *fallax* est l'étymologie de son nom. » Depuis lors, le fils du négociant d'Angers a été tenu en suspicion par le parti légitimiste, qui l'a accusé d'avoir fait défection pour passer à l'orléanisme. Toutefois, l'incident dont nous venons de parler semblait oublié, lorsque M. de Falloux attira de nouveau sur lui l'attention, au sujet de la lettre adressée par l'évêque Dupanloup au comte de Chambord. Le *Courrier de Bruxelles* ayant affirmé que cette lettre avait été concertée dans une réunion où figuraient des amis des princes d'Orléans, notamment M. de Falloux, celui-ci lui répondit (mars 1873) que l'auteur de l'article avait été induit en erreur, qu'il n'avait eu ni l'honneur d'être présenté à aucun des princes d'Orléans, ni celui d'être appelé dans leurs conseils, qu'il était un légitimiste éprouvé, mais qu'il ne voulait être ni un légitimiste inconséquent ni un légitimiste aveuglé. Après avoir défini ce qu'il entendait par légitimiste inconséquent, il ajouta : « J'appelle légitimistes aveuglés ceux qui, ayant à la bouche des paroles de réconciliation, agissent ou conseillent comme s'ils n'avaient dans le cœur que des sentiments de haine, et ne cessent de méconnaître les lois les plus élémentaires du cœur humain; qui s'arrogent un brevet exclusif de fidélité aux principes et tranchent les questions les plus délicates, comme si la Providence ne disposait pas seule de la perpétuité des races; qui ne permettent pas qu'on suspecte leur amour des libertés publiques, mais ne veulent reconnaître à qui que ce soit le droit d'une observation, oubliant sans cesse que le concours de tous les partis est indispensable plus encore pour faire durer la monarchie que pour la relever. Se refuser à leurs emportements est un tort irrémissible à leurs yeux, et c'est particulièrement le mien. » Cette lettre produisit une grande émotion dans le parti légitimiste. M. de Franclieu répliqua par une lettre très-vive, dans laquelle il raconta quel avait été le langage de M. de Falloux à la réunion tenue, l'année précédente, chez M. de Meaux. M. de Falloux protesta, dans l'*Union*, contre le sens des paroles que lui prêtait M. de Franclieu, et celui-ci riposta dans le même journal par une nouvelle lettre qui contenait ces mots : « Je laisse à la conscience publique le soin de qualifier le procédé de mon adversaire. Le nom de mon adversaire est Falloux, le mien est Franclieu! » Quelque temps après, au mois de septembre 1873, au moment où les légitimistes annonçaient que la restauration de la monarchie de droit divin allait s'imposer à la France, M. de Falloux prononça un discours devant le comice agricole de Segré, confident annuel de ses vues politiques. Il se prononça pour la nécessité d'établir un gouvernement définitif. Puis, après avoir dit que la France « veut sans ingratitude, sans oubli, rester juste envers le passé, mais s'occuper surtout de l'avenir, » il se mit à faire l'éloge du maréchal de Mac-Mahon. Continuons, dit-il, à mettre notre confiance en lui et, croyez-moi, inspirons-lui confiance en nous. Le salut de la France sera le prix de cette naturelle et solide union. » Après ce langage, personne ne fut surpris de voir, au mois de novembre suivant, M. de Falloux se déclarer hautement favorable au septennat. Dans un nouveau discours au comice agricole de Segré (septembre 1874), il préconisa la candidature à l'Assemblée du septennaliste Bruas, et fit l'apologie du septennat. « Dans le septennat, dit-il, il y a durant sept ans l'ordre et la paix, et, au bout de ce temps, le loyal respect de la volonté du pays, constitutionnellement exprimée. » Un des partisans de la légitimité, le comte de Quatrebarbes lui répondit par une lettre indignée. « Vous n'êtes plus royaliste, lui dit-il... Pour nous, quelque regret que nous éprouvions de vous voir abandonner le principe de la monarchie traditionnelle, seul refuge de la France, nous devons vous remercier de nous avoir dit vous-même si clairement ce que vous êtes aujourd'hui. » Depuis lors, M. de Falloux a fait peu parler de lui. En avril 1876, il eut quelques démêlés avec M. Freppel, évêque d'Angers, au sujet de l'aliénation d'un terrain par la fabrique d'une paroisse de Segré, et l'irascible prélat le frappa, dit-on, d'une excommunication qu'il retira peu après. Depuis lors, M. de Falloux a pris une part active à la fondation de l'université catholique d'Angers. Il a publié dans ces dernières années quelques brochures : *Des élections prochaines* (1869, in-8°); *Du scepticisme politique* (1872, in-8°); *Questions monarchiques* (1873, in-8°); *Augustin Cochin* (1874, in-12). — Son frère, Alfred-Frédéric-Pierre FALLOUX DU COUDRAY, né à Angers vers 1815, entra dans les ordres et alla se fixer à Rome. Après avoir été auditeur de rote, il est devenu chanoine à Rome, régent de la chancellerie apostolique et il a reçu le chapeau de cardinal en 1877. Ce personnage prétend être le véritable possesseur du véritable mouchoir de sainte Véronique, lequel passe pour porter l'empreinte de la face de Jésus-Christ.

FALLUE s. f. (fa-lû). Sorte de brioche, dans la basse Normandie.

* **FALRET** (Jean-Pierre), médecin français. — Il est mort à Paris en 1870. Le dernier ouvrage publié par ce savant aliéniste est intitulé : *Des législations étrangères sur les aliénés et des réformes proposées à la loi de 1838* (1869, in-8°).

FALSAU (Albert), géologue français, né à Lyon en 1833. Il a employé ses loisirs à des études sur la minéralogie et la géologie de l'est de la France. M. Falsau est devenu membre de l'Académie de Lyon (1873) et de la Société géologique de Paris. Outre des mémoires, on lui doit : *Notice sur la géologie et la minéralogie du canton d'Hyères* (1864, in-8°); *Monographie géologique du Mont-d'Or lyonnais et de ses dépendances* (1867, in-8°), avec A. Locard; *Des progrès de la minéralogie et de la géologie à Lyon* (1874, in-8°); *Note sur les terrains subordonnés aux gisements de poissons et de végétaux fossiles du bas Bugey* (1874, in-8°); *Recherches sur les végétaux fossiles de Meximieux (Ain)*, insérées dans les *Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon*; *Etude sur la position des tufs de Meximieux, de Férouges et de Montluel* (1875, in-4°), etc.

FAMGAM s. m. (famm-gamm). Prêtre indou appartenant à un ordre qui tient le second rang dans le royaume de Golconde. Les famgams observent les cérémonies des brahmines, mais ne se nourrissent que de beurre, de lait et d'herbage. Toutefois, ils s'abstiennent de manger des oignons, dont les veines leur semblent offrir de la ressemblance avec du sang.

FAMILISTÈRE s. m. (fa-mi-li-stè-re — rad. *famille*). Sorte de phalanstère établi pour plusieurs familles. On a aussi donné ce nom à de vastes édifices construits pour loger tous les ouvriers d'une fabrique, ainsi que leurs familles. On peut citer, pour exemple, le familistère fondé par M. Godin à Guise, dans le département de l'Aisne. V. GODIN, dans ce *Supplément*.

Famille indigente (LA), opéra-comique en un acte, paroles de Planterre, musique de Gaveaux; représenté au théâtre Feydeau le 24 mars 1794. Cette pièce, tirée d'une idylle de Gessner, offre des situations intéressantes et des élans de sensibilité. La musique a été écrite avec la verve scénique et la facilité ordinaire de cet aimable musicien, qui n'a pas composé moins de trente-cinq ouvrages pour l'Opéra-Comique, dont un seul, le *Bouffe et le Tailleur*, a survécu.

* **FAMINE** s. f.—Bot. Plante qui envahit les blés d'hiver.

FAMITSAY, mauvais génie qui, dans les croyances superstitieuses des Chinois du Laos, doit renverser le Bouddha et lui succéder. C'est l'Antechrist du bouddhisme. Après avoir détruit entièrement la religion fondée par son prédécesseur, il en établira lui-même une autre toute contraire. Mais une nouvelle incarnation du Bouddha sera suivie du rétablissement de sa doctrine.

FAMOSITÉ s. f. (fa-mo-zi-té — rad. *fameux*). Qualité de ce qui est fameux; s'emploie surtout en mauvaise part : *Cet économiste si sage peut-il commettre, sans s'en apercevoir, les balourdises d'un ignorant fieffé? Ou bien ne faut-il voir dans les monstruosités qu'il débite que l'effronté calcul d'un spéculateur de* FAMOSITÉ *qui coupe la queue de son chien.* (Eugène Forcade.)

Fanal (LE), opéra en deux actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Adolphe Adam; représenté sur le théâtre de la Nation (Opéra) le 24 décembre 1849. Le sujet du poëme est d'une faible invention. Martial, gardien du fanal de Pornic, et le pilote Valentin sont rivaux. Celui-ci, rapportant dans sa barque l'héritage d'un oncle qui doit lui assurer son union avec Yvonne, est sur le point de faire naufrage par la trahison de Martial, qui a éteint les feux du fanal. Malgré cette cruelle vengeance, Valentin a la générosité d'abandonner à celui qui a été son ami ses droits sur Yvonne et même la moitié de sa petite fortune. Ce drame, essentiellement bourgeois, ne pouvait réussir à l'Opéra. La musique d'Adolphe Adam a, dans cette partition, ses inégalités ordinaires. Pour ne signaler que les assez bons morceaux, nous nous bornerons à indiquer le chœur du commencement de l'ouvrage : *Le soleil se lève*; le trio chanté par Yvonne, Martial et Valentin : *Que Dieu vous entende et vous fasse heureux!* Dans le second acte, une jolie romance chantée par Poultier : *Adieu, mon pays! adieu, mes amours!* Mlle Dameron, Brémond et Portheaut ont interprété cet ouvrage, qui n'est pas resté au répertoire.

FANFARISTE s. m. (fan-fa-ri-ste — rad. *fanfare*). Musicien appartenant à une fanfare.

FANGHAME s. m. (fan-ga-me). Bot. Nom malgache de l'*euphorbia pirifolia*, arbrisseau vénéneux.

* **FANJEAUX**, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S.-E de Castelnaudary; pop. aggl., 942 hab. — pop. tot., 1,368 hab.

Fanny Lear, ouvrage publié par miss Blackfort. V. BLACKFORT, dans ce *Supplément*.

Fanny Lear, drame en cinq actes, en prose, de MM. Henri Meilhac et L. Halévy (théâtre du Gymnase, 1868). Les auteurs de ce drame ont repris et traité avec un grand talent le sujet du *Mariage d'Olympe*, d'Emile Augier. Il s'agit, comme dans cette pièce, du mariage d'une aventurière du demi-monde, mais ce mariage est plus compliqué. Dans le drame d'Emile Augier, il manque finalement; dans celui de MM. Meilhac et Halévy, il est consommé et c'est sur lui que roule toute l'intrigue. Fanny Lear est la fille d'un matelot anglais. Abandonnée à quinze ans dans les couloirs d'un théâtre, elle prend le parti de monter sur la scène et elle y fait rapidement son chemin; elle devient à la mode, plus comme courtisane que comme actrice, la scène étant de nos jours le moyen le plus fructueux d'exhibition. Riche, l'ambition lui vient; elle veut un nom, un titre, un état dans le monde. Ses amis lui découvrent dans les tavernes un mari dépenaillé, mais marquis très-authentique, le marquis de Noriolis. Pour le moment, il est couvert de haillons et sent l'eau-de-vie, mais qu'on le débarbouille et qu'on lui rince la... bouche, il sera peut-être présentable; en tout cas, sa femme sera marquise. M. de Noriolis acquiesce de grand cœur au marché, et Fanny Lear peut enfin mettre sur ses cartes de visite : Mme la marquise de Noriolis. Il ne s'agit plus maintenant que de quitter l'Angleterre, assez revêche vis-à-vis de ces transformations, pour gagner le continent et prendre place dans la haute vie parisienne. C'est fait en un tour de main. Malheureusement, ce luxe, auquel il était peu habitué, tourne la tête au marquis; il devient fou et, désormais, voilà sa femme condamnée à vivre en tête-à-tête avec un insensé et le médecin qu'elle se voit obligée d'attacher à sa personne. Son ambition alors se transforme; puisque le marquis ne peut la présenter décemment dans le monde, elle prendra pour chaperon une toute jeune fille, Geneviève de Noriolis, petite-fille du marquis, qu'elle mariera, dotera, choiera et dont le mari remplira le rôle dévolu originairement au marquis. Ce mari est tout trouvé, c'est M. de Callières, qui était fort amoureux de Geneviève pauvre et qui, sans doute, va raffoler de Geneviève riche. Erreur; M. de Callières ne veut épouser Geneviève qu'à la condition expresse qu'elle ne devra rien à Fanny Lear et qu'une fois mariée elle ne saura même pas que Fanny Lear existe. Celle-ci alors lui substitue un prétendant moins scrupuleux; mais Geneviève résiste, et le vieil idiot lui-même, le marquis, cloué sur son fauteuil par sa folie et par ses infirmités, retrouve une lueur de raison pour défendre sa petite-fille. « Viens, partons, s'écrie-t-il; quittons cette maison d'infamie où je n'aurais jamais dû entrer. » Fanny Lear survient : « Vous ne partirez pas, dit-elle. Vous, mademoiselle, vous êtes fille mineure et vous appartenez à votre grand-père, qui m'appartient : je l'ai payé! » Noriolis, après avoir vainement essayé d'étrangler sa femme, tombe dans une crise épouvantable, mais le dernier mot reste à Fanny Lear.

Ce drame a été repris en 1875 au Vaudeville, avec un grand succès.

* **FANON** s. m.— Liturg. Pièce d'étoffe que le prêtre célébrant porte au bras gauche, et qu'on appelle plus ordinairement MANIPULE. ‖ Chacune des deux bandes d'étoffe qui pendent par derrière, du bord inférieur d'une mitre d'évêque. ‖ Chacune des deux bandes pendantes d'une bannière d'église.

FANOUN, ville dont l'existence appartient aux temps fabuleux, et que les musulmans regardent comme préadamite. C'était la capitale des anciens Solimans ou Solomons, dont les sujets étaient d'une autre espèce que la race humaine.

FANSAL, demeure de Frigga, dans la ville d'Asgar, d'après la mythologie scandinave.

Fantaisies (THÉÂTRE DES). Le théâtre des Fantaisies, plus connu sous le nom de Fantaisies-Oller, est situé au centre du Paris élégant, sur le boulevard des Italiens. Sa fondation, toute récente, date du jour où le ministère, voulant appliquer les dispositions pénales qui interdisent en France les jeux et les paris, se mit à poursuivre les bookmakers, au nombre desquels se trouvait M. Oller. M. Oller avait organisé une vaste agence de courses dans le local occupé autrefois par le théâtre des Fantaisies-Parisiennes. Sévèrement atteint par la justice, M. Oller jeta aux orties son carnet de bookmaker et transforma sa salle d'agence en un petit théâtre, destiné à faire concurrence aux Folies-Bergère.

Les Fantaisies-Oller n'ont pas seulement, sur une plus petite échelle, le même genre de spectacle que la salle de la rue Richer; elles ont encore le même public, composé de viveurs et surtout de viveuses. Ce n'est pas de ce théâtre tout à fait mondain, ou plutôt demi-mondain, que nous pourrions dire :

La mère sans danger y conduira sa fille.

Le programme des Fantaisies n'a rien de commun avec celui de la maison de Molière On y joue quelques saynètes, force ballets et on y exhibe des phénomènes, tels que le dompteur de crocodiles ou la femme-poisson.

L'an dernier, M. Oller eut avec le propriétaire de l'immeuble où sont situées les Fantaisies un procès assez curieux. Ce propriétaire, qui n'est autre que Richard Wallace, cet Anglais bienfaisant, si connu par les fontaines dont il a « inondé » Paris, est un philanthrope; en revanche, il déteste les animaux. Or M. Oller avait installé dans son théâtre six lions des plus féroces et le fameux dompteur Delmonico, sans se préoccuper de la défense du propriétaire d'introduire des animaux dans la maison. On a plaidé et sir Richard Wallace a gagné son procès. Quelques jours après, un huissier venait « en personne » enjoindre aux lions d'avoir à déguerpir au plus vite. On le voit, tout n'est pas rose dans la profession d'huissier.

Fantasio, opéra-comique en trois actes, d'après la comédie d'Alfred de Musset, musique de J. Offenbach; représenté à l'Opéra-Comique le 18 janvier 1872. La réputation littéraire d'Alfred de Musset, le succès de quelques-unes de ses pièces ont fait croire qu'on pourrait transporter au théâtre les scènes dialoguées que son imagination capricieuse lui avait dictées; les essais tentés au Théâtre-Français et à l'Odéon n'ont pas réussi; celui qu'on a renouvelé à l'Opéra-Comique a également échoué. L'ouverture est d'un style si haché menu, qu'on l'a appelée introduction; mais, avec ce titre, elle est trop longue. Les couplets de l'étudiant Spark, avec imitation de cloches par le chœur, n'offrent rien d'original; si le musicien avait le talent que les gens qu'il amuse lui accordent, n'aurait-il pas trouvé une occasion de le montrer dans la ballade à la lune?

Voyez dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Au lieu de Fantasio, chantant une mélodie humoristique et poétiquement bizarre, on croirait entendre Patachon, dans les *Deux aveugles* ou *Trombalcazar*. La romance d'Elsbeth :

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine,
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus?
Hier j'étais une enfant et je ne le suis plus,

a été mieux traitée. Mais il aurait fallu une autre muse que celle de l'auteur de la *Belle Hélène* pour exprimer le second couplet, bien préférable au premier :

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonie;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur;
J'entends sous les roseaux murmurer les génies;
Tout me parle d'amour, d'ivresse et de bonheur!

Le duo entre Elsbeth et Fantasio est une toute petite valse, tout au plus digne du *Mariage aux lanternes*. Il y a un morceau qui vaut le texte du livret; c'est le chœur des pénitents :

O saint Jean! ta joyeuse face
A fait sa dernière grimace,
Toi qui chantais, toi qui raillais,
Grand docteur en plaisanterie.

Ici le parolier et le musicien sont d'accord; appeler un bouffon saint Jean, c'est dépasser les bornes de la raillerie. Le duo de Marinoni et du prince : *Je médite un projet d'importance*, écrit avec des répétitions burlesques qui rappellent *le roi barbu qui s'avance, bu qui s'avance*, aurait réussi sans doute aux Variétés. Le chœur des étudiants :

Tout bruit cesse,
Le jour fuit
Dans le calme de la nuit,

est le morceau le mieux traité de l'ouvrage, musicalement parlant. Le deuxième acte est encore plus faible que le précédent; à peine peut-on citer une assez mauvaise romance, chantée par le prince : *Je ne serai donc jamais aimé pour moi-même;* et les couplets de Fantasio : *C'est le nouveau bouffon du roi.* Dans le troisième acte, la mélodie de la romance d'Elsbeth : *Psyché, pauvre imprudente*, montre que le musicien fait rentrer dans des moules mélodiques qui lui sont familiers les strophes quelconques de son livret. Quel rapport a cet air à trois temps avec la forme de la strophe formée de vers de six syllabes et de deux syllabes :

Psyché, pauvre imprudente,
Voici
Que ton désir me tente
Aussi;
Pourtant j'étais heureuse;
Pourquoi
Suis-je aussi curieuse
Que toi?

Fantasio n'a pas eu beaucoup de succès à l'Opéra-Comique, mais il n'y a pas d'échec pour M. Offenbach; les représentations d'un de ses ouvrages à ce théâtre ont indirectement corroboré le genre de l'opéra burlesque qu'il a installé, et l'ont fait prendre au sérieux, dans le public léger et frivole qui n'y regarde pas de si près. Le rôle du bouffon a été joué par Mme Galli-Marié; celui d'Elsbeth, par Mlle Priola; les autres par Ismaël, Potel, Melchisédech et Mlle Moisset.

FANTASMATIQUE adj. (fan-ta-sma-ti-ke — du gr. *phantasma*, fantôme). Qui tient de la vision, du fantôme.
— s. m. pl. Sectaires qui prétendaient que Jésus-Christ n'avait passé qu'en apparence par les épreuves de la vie humaine.

FANTASQUEMENT adv. (fan-ta-ske-man — rad. *fantasque*). D'une manière fantasque.

FANTIN-LATOUR (Théodore), peintre français, né à Metz en 1805, mort à Paris en 1875. Il suivit les cours de l'Ecole de dessin de Grenoble, où il passa sa jeunesse. M. Fantin-Latour avait exécuté de nombreux portraits, lorsqu'il vint à Paris en 1841. Il envoya au Salon de 1842 une *Vierge lisant*, et au Salon de 1844 un *Portrait d'homme*, ainsi que des pastels : un *Groupe*, avec costumes du moyen âge, un *Portrait d'enfant* et un *Portrait de jeune fille*. A partir de ce moment jusqu'en 1865, il ne fit plus d'envoi aux Salons de peinture, mais il exécuta un grand nombre de pastels, des portraits et des tableaux religieux, notamment une *Sainte Thérèse*. M. Fantin-Latour reparut à l'Exposition de 1865 avec un *Portrait de femme*, et au Salon de 1866 avec un *Christ en croix*. Depuis lors, il n'exposa plus rien. C'était un artiste de talent, dont la qualité dominante était la grâce et dont les pastels surtout sont habilement traités.

FANTIN-LATOUR (Henri), peintre français, fils du précédent, né à Grenoble (Isère) en 1836. Son père commença son instruction artistique. Il prit ensuite des leçons de M. Lecoq de Boisbaudran, fréquenta l'Ecole de dessin et l'Ecole des beaux-arts de Paris et travailla, vers 1863, dans l'atelier de Courbet. En outre, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'en 1870, il a fait au musée du Louvre de nombreuses copies, d'après les chefs-d'œuvre des maîtres coloristes. Grâce à ses incessantes études, M. Fantin-Latour a appris tous les secrets de son art. Il est devenu un savant dessinateur et un coloriste des plus fins. Possédant le don de l'observation, appartenant par la tournure de son talent au groupe d'artistes qui suivent la voie tracée par Chardin, il s'est fait connaître par des portraits, par des natures mortes, par des scènes intimes, qui lui ont assigné un rang des plus distingués parmi les jeunes peintres de la génération actuelle. M. Fantin-Latour a débuté au Salon de 1861 par trois *Etudes* d'après nature. Il a exposé ensuite la *Lecture* (1863), ainsi qu'un *Portrait* et *Féerie*, qu'on vit cette même année au Salon des refusés. Au Salon de 1864, le jeune artiste envoya, outre une *Scène du Tannhauser*, une toile intitulée *Hommage à Delacroix*, dans laquelle il avait réuni autour du grand peintre coloriste les portraits de Charles Baudelaire, Champfleury, Duranty, Manet, etc., et son propre portrait. Dans le *Toast*, qui figura à l'Exposition de 1865, M. Fantin-Latour avait groupé autour de la Vérité quelques-uns des personnages que nous venons de citer, avec le peintre Vollon et le poëte Astruc; puis il exposa : *Portrait de femme*, *Nature morte* (1866); le portrait de *Manet* et un autre *Portrait* (1867); le *Lever* (1869); la *Lecture*, *Un atelier aux Batignolles* (1870). Dans ce dernier tableau, il avait représenté le peintre Manet faisant le portrait du poëte Astruc, et derrière lui Emile Zola, Monet, Bazille, etc. Le remarquable talent de peintre et de portraitiste, la parfaite entente de la figure humaine et de la lumière, la sincérité de l'expression qu'on trouvait dans cette toile valurent à son auteur une médaille. Les mêmes qualités se retrouvent dans le *Coin de table* (1872), où M. Fantin-Latour avait réuni Camille Pelletan, d'Hervilly, Jean Aicard, Pierre Elzéar, etc. M. Fantin-Latour a exposé ensuite : la *Lecture*, remarquable portrait de femme; le *Coin de table*, nature morte (1873); *Fleurs et objets divers* (1874); *Portrait de femme*, portraits de *M. et de Mme Edwin Edwards*, qui firent décerner à M. Fantin-Latour une médaille de 2e classe (1875); *Fleurs*, l'*Anniversaire*, représentant Roméo et Juliette, Didon, Marguerite devant le tombeau d'Hector Berlioz (1876). Enfin, au Salon de 1877, outre deux pastels, *Souvenir de Bayreuth* et *Festival de Richard Wagner*, deux lithographies, *Scène du Tannhauser* et l'*Anniversaire de Berlioz*, M. Fantin-Latour a exposé le *Portrait de Mme F...* et la *Lecture*, une de ses meilleures œuvres. Dans ce tableau, l'artiste a représenté deux jeunes filles assises, dont l'une lit, et dont l'autre écoute, attentive. « M. Fantin-Latour, dit M. Paul Mantz, nous avait déjà montré bien des œuvres heureuses : il n'a jamais eu plus de sentiment et de délicatesse que dans ce modeste tableau, où les transparences de la lumière laissent voir des âmes. » Appartenant à l'école des réalistes, il a, comme Vollon, conservé toute son indépendance et s'est fait une manière qui lui est propre. Artiste convaincu, très-épris de la nature, il n'a pas cherché à attirer la renommée par des excentricités; il interprète ce qu'il voit avec une sincérité parfaite, et ce qui frappe dans ses œuvres, ce n'est pas seulement la science de l'exécution, c'est surtout le charme pénétrant de l'expression vivante. Plusieurs des toiles de M. Fantin-Latour ont paru dans des expositions étrangères, à la Royal Academy de Londres, à Bruxelles, à Anvers, Gand etc

* **FANTÔME** s. m. — Se dit quelquefois pour EFFIGIE.

* **FAOU** (LE), bourg de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. N.-O. de Châteaulin; pop. aggl., 1,070 hab. — pop. tot., 1,276 hab.

* **FAOUET** (LE), bourg de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. O. de Pontivy; pop. aggl., 1,210 hab.— pop. tot., 2,922 hab.

FARADIQUE adj. (fa-ra-di-ke — rad. *Faraday*). Qui se rapporte aux théories de Faraday sur l'électricité.

FARAUDER v. n. ou int. (fa-rô-dé — rad. *faraud*). Faire le faraud ou la faraude.

FARBAUTA, géant de la mythologie scandinave, qui en fait l'époux de Lauféia et le père de Loke.

Farce de maître Villon (LA), opéra-comique en un acte, musique de M. Th. de Lajarte; représenté au théâtre de l'Athénée le 31 décembre 1872. On aurait pu tirer un meilleur parti de la vie accidentée du rimeur et faire une farce plus spirituelle et moins lugubre que celle qui consiste à laisser arracher sept dents à un cuisinier par un charlatan, pour lui faire payer le dîner de l'auteur de la *Ballade des dames du temps jadis*. Si la pièce n'a pas été goûtée, on a remarqué la musique vive et gracieuse que M. de Lajarte a écrite pour elle.

FARCER v. n. ou int. (far-sé — rad. *farce*). Plaisanter, faire des farces. ‖ Pop.

FARCONNET (Frédéric), homme politique français, né à Montferrat (Isère) en 1807, mort en 1863. Après avoir achevé ses études de droit, il alla se fixer à Grenoble, où il ne tarda pas à se créer une brillante réputation comme avocat. Ses opinions avancées et les talents oratoires qu'il déploya dans plusieurs procès politiques firent de lui le chef de l'opposition radicale à Grenoble. En même temps, il luttait avec la plume dans le *Patriote des Alpes*, où il défendait les principes démocratiques. Appelé aux fonctions de maire après la révolution de Février, il fut ensuite élu, par le département de l'Isère, représentant du peuple à l'Assemblée constituante, où il vota le plus souvent avec la gauche. Il combattit ensuite, après le 10 décembre, la politique de l'Elysée et fit partie de la minorité démocratique à la Législative. A la suite du crime du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Grenoble.

* **FARCY** (Eugène), marin et homme politique français. — En 1872, il a pris part aux discussions sur la réorganisation de l'armée et, en 1874, il a présenté à l'Assemblée un projet de loi, qu'il a défendu avec talent, et dont l'objet est de prévenir les abordages en mer. M. Farcy a voté constamment avec l'Union républicaine. Le 24 mai 1873, il se prononça pour M. Thiers. Sous le gouvernement de combat, il fit une opposition incessante à toutes les mesures de compression destinées à étouffer la République et la liberté. Après avoir voté contre le septennat, il a contribué à la chute du cabinet de Broglie (16 mai 1874), a appuyé les propositions Périer et Maleville, voté pour les lois constitutionnelles, pour le scrutin de liste, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Nommé capitaine de frégate en 1873, il donna sa démission à la fin de 1875 et se porta candidat à la Chambre des députés le 20 février 1876, dans le XIIe et le XVe arrondissement de Paris. Dans sa profession de foi, il accepta le programme Laurent-Pichat. Il n'obtint que 1,991 voix dans le XIIe arrondissement, mais il eut la majorité relative dans le XVe au premier tour de scrutin et il fut élu député au scrutin du 5 mars par 8,222 voix. A la Chambre, M. Farcy continua à siéger à l'extrême gauche. Il vota pour l'amnistie entière, pour l'abrogation de la disposition de la loi de l'enseignement supérieur relative à la collation des grades, pour l'ordre du jour du 4 mai contre les menées cléricales, prit part à la discussion sur le budget de la marine, etc. Le 18 mai 1877, M. Farcy a signé la protestation des gauches contre le message du maréchal de Mac-Mahon et, le 19 juin, il a fait partie des 363 députés républicains qui ont voté l'ordre du jour de défiance contre le ministère de combat de Broglie-Fourtou. Le 14 octobre 1877, il a été réélu député dans le XVe arrondissement de Paris, avec une majorité considérable. Il a voté, le 15 novembre suivant, pour l'enquête parlementaire sur les actes de l'administration pendant les élections et, le 24 novembre, contre le ministère de Rochebouët.

* **FARDEAU** s. m. — Ancien nom de l'arrière-faix.
— Réunion de plusieurs colis en un seul.

FARGARD s. m. (far-gar). Nom donné à chacune des divisions ou chapitres du *Zend-Avesta*.

* **FARGEAU** (SAINT-), ville de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 48 kilom. S.-O. de Joigny, au confluent du Loing et du Bourdon; pop. aggl., 2,019 hab. — pop. tot., 2,584 hab.

FARGES-EN-SEPTAINE, bourg de France (Cher), cant. et à 7 kilom. de Baugy, arrond. et à 20 kilom. de Bourges; pop. aggl., 459 hab. — pop. tot., 3,408 hab.

* **FARGUEIL** (Anaïs), actrice française. — Jusqu'en 1859, elle resta attachée au Vaudeville. Après Cécile, dans *Nos intimes*, elle créa des rôles dans plusieurs pièces, notamment dans *Maison neuve*, les *Brebis de Panurge*, *Miss Multon* (1868), et elle reprit avec un grand éclat les *Pattes de mouche*, de Sardou. En 1869, Mlle Fargueil quitta le Vaudeville pour aller interpréter à la Porte-Saint-Martin le rôle de Dolorès, dans le drame de *Patrie*, de Sardou. Après la guerre de 1870-1871, elle revint encore au Vaudeville, où elle créa l'*Arlésienne*, puis elle fit des tournées en province et à l'étranger. De retour à Paris, elle joua le rôle de Mme Bellamy de l'*Oncle Sam*, au Vaudeville (1873), puis elle reparut à l'Ambigu dans un drame vulgaire, *Rose Michel*, qu'elle interpréta avec son talent habituel. Parmi ses créations depuis cette époque, nous citerons la *Comtesse de Lérins*, drame joué au Théâtre-Historique en octobre 1876. Bien qu'elle ait remporté de grands succès dans le drame, c'est dans la comédie que cette éminente actrice a donné la véritable mesure de son talent si souple et si original, si spirituel et si fin. Au mois de décembre 1876, elle partit pour Saint-Pétersbourg.

FARLEY (James-Lewis), économiste et écrivain anglais, né à Dublin en 1823. Destiné à la magistrature, M. James-Lewis Farley fit ses études au collége de la Trinité, dans sa ville natale. Après le traité de Paris qui mettait fin à la guerre de Crimée (1856), il entra dans l'administration de la Banque ottomane, fondée par des capitalistes anglais, et fut envoyé à Beyrouth, avec le titre de chef de la comptabilité de la succursale établie dans cette ville. Quatre ans plus tard, il fut nommé chef de la comptabilité générale de la Banque d'Etat de Turquie. Les renseignements fournis par M. Farley dans ses correspondances et ses ouvrages ont jeté un jour tout nouveau sur les ressources financières de la Turquie. M. Farley a collaboré à plusieurs journaux et revues; on a particulièrement remarqué ses lettres adressées au *Daily News*, pendant le voyage du sultan Abd-ul-Aziz en Europe (1863), et celles qu'il a publiées dans un journal de Bristol en 1870, après sa nomination au consulat de Turquie dans cette ville. M. Farley est membre de la Société de statistique de Londres et de l'Institut d'Egypte. Il a publié : *Deux ans en Syrie* (1858); les *Druses et les Maronites* (1861); les *Ressources de la Turquie* (1862); la *Banque en Turquie* (1863); *Turquie* (1865).

Farnèse (PALAIS ET JARDINS). L'ex-roi de Naples François II a acheté, en 1861, le palais et les jardins Farnèse, à Rome, pour en faire sa résidence; mais de pressants besoins d'argent l'obligèrent presque aussitôt à se défaire d'une grande partie de son acquisition. L'année même où il en avait pris possession, il céda les jardins à l'ex-empereur Napoléon III. Ces jardins occupent, avec la villa Mills qui les avoisine, l'emplacement exact de la *Roma quadrata* de Romulus, la première enceinte de Rome. Des fouilles y furent pratiquées, sous la direction de M. Pietro Rosa, et elles amenèrent la découverte des ruines de beaucoup d'anciens édifices, l'Auguratorium, le temple de Jupiter Stator, le temple de Jupiter Victor, d'autres temples dédiés aux dieux pénates et à Minerve; les palais d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Flavien, les *Mansiones Saliorum Palatinorum;* on a retrouvé aussi les traces des rues, des places, des canaux de l'ancienne Rome, une foule d'inscriptions et quelques statues plus ou moins mutilées.

Le palais Farnèse contenait une belle collection de statues antiques, de bas-reliefs et de fresques. Les plus remarquables de ces objets d'art ont été vendus par François II à l'Angleterre pour une centaine de mille francs.

* **FAROCHON** (Jean-Baptiste-Eugène), célèbre graveur en médailles et statuaire. — Il est mort en 1871. Farochon exposa des médaillons en 1865 et en 1866. Parmi ses dernières œuvres, nous citerons : les statues du prophète *Isaïe* et du pape *Saint Léon*, pour l'église Saint-Augustin, et la *Vierge et l'Enfant Jésus*, *Sainte Elisabeth*, *Saint Jean-Baptiste*, statues en pierre, pour la chapelle des religieuses de Saint-Front, dans la Charente.

FAROGUIS, tribu indienne qui vit dans les bois et n'adore que le soleil, auquel ces sauvages doivent rendre leurs hommages avant de prendre leurs repas. Tant qu'ils ne l'ont pas aperçu, ils n'oseraient toucher à aucun aliment. Ils vivent ensemble comme des animaux, sans distinction de sexe, d'âge, ni de parenté.

FARON (Joseph), général français, né en 1819. Il entra au service en 1836, passa dans l'infanterie de marine avec le grade de sous-lieutenant en 1840, puis il fut promu successivement lieutenant en 1843, capitaine en 1845, chef de bataillon en 1857, lieutenant-colonel en 1859, colonel en 1864 et général de brigade en 1868. Peu après, il fut appelé au commandement supérieur des troupes en Cochinchine. De retour en France lorsque éclata la guerre avec la Prusse, il fut chargé après nos premiers revers de commander une brigade dans le 13e corps d'armée, placé sous les ordres de Vinoy. Ce corps, dirigé vers Sedan, parvint à échapper au désastre de notre armée et à regagner Paris. Au commencement de novembre, il fut mis à la tête d'une division de la 2e armée de Paris, commandée par le général Ducrot. Il prit part à divers combats et fut promu général de division le 2 décembre 1870. Après la capitulation de Paris, sa division fit partie des 12,000 hommes qui conservèrent leurs armes. Le 18 mars, il prit part à l'expédition tentée sous les ordres du général Vinoy et qui avait pour objet d'enlever les canons déposés sur les buttes Montmartre. Il se rendit à Belleville, occupa la rue et la place Puebla, s'empara d'un certain nombre de canons; mais bientôt il se vit enfermé dans une triple ceinture de barricades; ses soldats commencèrent à se débander, et pour empêcher sa division de se fondre, il dut battre en retraite et parvint à quitter Paris. Lorsque les hostilités furent engagées entre la Commune et le gouvernement, il fit partie de l'armée de réserve, commandée par le général Vinoy, opéra sur le côté sud de Paris, s'empara des Moulineaux, de la gare de Clamart, du fort d'Issy et entra dans Paris le 22 mai, par la porte de Grenelle. Dans la terrible bataille de rues qui suivit, la division Faron prit successivement la gare de Lyon, la place de la Bastille, le faubourg Saint-Antoine, puis elle remonta vers Belleville, où furent étouffés les derniers restes de l'insurrection. Le général Faron est grand officier de la Légion d'honneur et inspecteur général.

* **FARRAGUT** (David-Glascoe), célèbre marin américain. — Il est mort en 1870.

* **FARRENC** (Jacques-Hippolyte-Aristide), flûtiste et écrivain musical français. — Il est mort en février 1865. Farrenc avait commencé peu de temps avant sa mort la publication du *Trésor des pianistes*. Il laissa une bibliothèque qui renferme beaucoup de partitions et de livres rares, dont il avait formé lui-même la collection avec autant d'érudition que de goût.

* **FARRENC** (Jeanne-Louise DUMONT, dame), pianiste et compositeur. — Elle est morte subitement à Paris en septembre 1875. Depuis quelques années, elle avait pris sa retraite comme professeur au Conservatoire. Après la mort de son mari, elle continua seule et termina, en 1873, le *Trésor des pianistes*, qui renferme un choix des plus belles œuvres pour clavecin et piano depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Cette femme éminente a publié, en outre, des articles dans la *Gazette musicale*. Quelques-uns ont été tirés à part, notamment : *Concerts historiques de M. Fétis à Paris* (1835, in-8o). Enfin l'Académie des beaux-arts lui a décerné, en 1861 et en 1869, le prix Chartier, destiné à récompenser les meilleurs morceaux de musique de chambre.

* **FARRENC** (Césarie GENSOLLEN, dame), femme de lettres française. — Elle est morte en 1875. Outre les ouvrages que nous avons cités, nous mentionnerons de ce fécond écrivain : *Je me souviens* (1840, in-18); *Léonce* (1840, in-12); *Michel et Bruno* (1840, in-18); les *Amis de collége* (1842, in-12); *Emma* (1842, in-18); le *Petit Malthieu* (1844, in-12); le *Petit Jean* (1844, in-12); *Marie* (1844, in-32); *Emile* (1844, in-18); *Charles* (1844, in-18); *Antoine et Joseph* (1845, in-12); *Jules* (1845, in-12); les *Deux sœurs* (1847, in-12); la *Fille du matelot*, drame en trois actes (1848, in-8o); *Pierrette* (1848, in-18); *Hélène* (1855, in-32); *Antoine et Gabriel* (1856, in-12); *Julien* (1856, in-12); *Louis* (1858, in-18); *Amélie* (1862, in-18); *Louis* (1862, in-12); *Mimi* (1862, in-12); les *Bons frères* (1864, in-12); *Quatre millions pour un cœur* (1864, in-12); *Elisabeth et Emilie* (1865, in-12); *Bastien* (1866, in-12); *Ernestine* (1871, in-12); l'*Ecole du hameau* (1872, in-12); *Deux éducations* (1874, in-12); *Ce que peut une femme* (1874, in-12), etc

FARSANGE s. f. (far-san-je). Syn. de PARASANGE.

FAR-WEST. Les Américains donnent le nom de Far-West aux immenses contrées, longtemps sauvages et incultes, qui s'étendent à l'occident des Etats-Unis jusqu'aux montagnes Rocheuses, et vers lesquelles se sentait naturellement attirée l'ardeur des pionniers. Il y a une dizaine d'années, le Far-West était encore à peu près désert; il était seulement sillonné par des restes de tribus indiennes à demi détruites, celles des Serpents, des Osages, des Sioux, des Pieds-Noirs, des Chipaways, etc. Aujourd'hui, la civilisation commence à y pénétrer; deux Etats récents, l'Etat de Nebraska et le Kansas, s'y sont formés, au centre, et ont reçu la sanction législative; deux territoires occupent le N. et le S.; ce sont le Dacotah et le territoire indien.

Ce n'est pas sans peine que les émigrants ont réussi à s'implanter dans le Far-West. Longtemps les Indiens ont regardé ces immenses plaines comme leur domaine particulier, leur dernier refuge, et ils n'ont cédé la place aux pionniers que très-lentement. L'aspect de cette contrée est tout particulier. Les plaines se succèdent, sans un accident de terrain, sans une forêt, sur une étendue de quelques centaines de lieues carrées. On n'ose guère, même encore, traverser ce désert qu'en caravanes, comme le désert africain. M. Chervin a fait un tableau pittoresque de ces caravanes. « Comme il s'agit, dit-il, de s'aventurer dans des contrées sauvages, peuplées d'Indiens farouches et de bêtes fauves, on s'organise en caravanes; on achète des fourgons, des buffles pour les traîner, des chevaux, des mulets ou des ânes, suivant ses goûts et ses besoins, et l'on se met en route armés jusqu'aux dents. Les caravanes se composent de marchands, d'émigrants, de pionniers, de bûcherons, de chasseurs, de gens de toutes sortes, qui ont à se rendre sur un même point. On a quelquefois pour six mois de route devant soi. Les fourgons sont remplis de vivres, de marchandises, d'outils; ils sont couverts de cages goudronnées formant tentes pour la nuit. Un troupeau suit la troupe, afin de fournir des vivres frais. On se met en route après avoir choisi les chefs et les guides, et l'on avance lentement sous la garde des rifles et des couteaux dont les hommes sont armés. Souvent ces caravanes comptent jusqu'à trois cents personnes. Les femmes et les enfants sont sur les chariots; les plus alertes mettent souvent pied à terre; les hommes sont en avant et sur les flancs ou à l'arrière-garde, le fusil au poing, les pistolets à la ceinture. Les cavaliers les mieux montés éclairent la marche; les chasseurs adroits approvisionnent la troupe de gibier. Viennent les Indiens : on se bat. On les massacre ou ils vous massacrent; point de pitié à attendre d'eux, à eux point de quartier. Il est rare qu'une caravane soit surprise par l'ennemi. Dès que celui-ci est en vue, on fait arrêter le convoi; on le forme en cercle, de façon que les voitures dessinent une enceinte dans laquelle on place les non-combattants; les ballots entassés dans les intervalles des chariots constituent un solide rempart. Si l'on en a le temps, la pelle et la pioche permettent de consolider cette fortification improvisée. Les Indiens engagent le feu, on leur riposte et la bataille se déroule avec des péripéties très-émouvantes. Si l'ennemi l'emporte, tous les hommes sont tués, les femmes et les enfants sont emmenés en esclavage. Malgré ces dangers, les Américaines n'hésitent jamais à suivre leurs maris. Les Américains, grâce à la hardiesse de leurs femmes, qui les suivent partout, fondent des établissements dans les coins les plus reculés de leurs possessions. Il est assez rare, du reste, que les Peaux-Rouges triomphent dans leurs attaques, soit de jour, soit de nuit; la colonne est bien éclairée et les bivouacs sont bien gardés. Etablis en carré, les campements sont fortifiés par des abatis de bois ou des retranchements en terre qui relient les fourgons, base du système de défense. Intrépides, adroits, méprisant l'Indien, les Américains tiennent toujours ferme et se battent jusqu'à la dernière goutte de sang avec un magnifique sang-froid. Aussi les voyages sont-ils moins périlleux qu'on ne le croirait, car les Peaux-Rouges hésitent à aborder franchement une caravane; on n'a que des engagements insignifiants. On vit très-patriarcalement et très-fraternellement dans ces voyages. Chaque jour, on fait de copieux repas. On cuit du pain dans des fours de campagne, on fait rôtir d'excellente venaison par larges quartiers devant d'immenses feux; la nature fournit des fruits exquis et les fourgons contiennent des provisions inépuisables. Chaque soir, on organise des concerts, des bals, des causeries dans lesquels les éléments les plus divers se coudoient. »

Pendant longtemps, à part les Mormons, établis sur les bords du lac Salé, on ne compta dans le Far-West que de petits centres de pionniers et de mineurs agglomérés çà et là; mais d'abord la création d'un service de diligences de New-York en Californie, puis plus récemment l'ouverture d'une longue ligne de chemin de fer traversant tout le Far-West ont modifié profondément la contrée. La ligne fut ouverte en 1866 de New-York à Omaha, avec divers tronçons dirigés à droite et à gauche; deux compagnies, celle du *Central Pacific* et l'*Union Pacific Company*, se chargèrent d'exécuter les 1,700 milles restants, de Omaha au Sacramento; le travail a été achevé en 1869, et la circulation commença immédiatement. Des masses d'émigrants se précipitèrent aussitôt dans ces contrées vierges, des centres importants se bâtirent le long des voies ferrées, et c'est à la suite de ces changements rapides, opérés comme par un coup de baguette, que les deux territoires de Kansas et de Nebraska parurent avoir assez de stabilité pour être érigés en Etats.

* **FASCICULAIRE** adj. — Anat. Qui a rapport aux faisceaux musculaires.

FASSAÏTE s. f. (fass-sa-i-te). Minér. Variété de pyroxène, qu'on trouve dans le Tyrol.

FASSY (Paul), écrivain, né à Paris en 1833. Il est secrétaire de la commission de l'œuvre des catacombes de Paris et membre correspondant de l'Académie de Reims. M. Fassy a publié : les *Catacombes, étude historique, avec la vue de l'ossuaire de Paris* (1861, in-8o); les *Catacombes de Paris* ou *Projet de fonder une chapelle funéraire à l'entrée des Catacombes* (1862, in-18); *Une page de l'histoire de Paris sous la Terreur; Marat, sa mort, ses véritables funérailles* (1867, in-8o); *Episode de l'histoire de Paris sous la Terreur; Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe* (1868, in-8o), etc.

FATALISER v. a. ou tr. (fa-ta-li-zé — rad. *fatal*). Rendre fatal, marquer d'un caractère fataliste.

* **FATH** (George), auteur dramatique et romancier. — Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : les *Nains célèbres*, avec Albanès; la *Sagesse des enfants*, proverbes écrits et illustrés (1865, in-12); *Pierrot à l'école* (1867, in-4o); le *Paris des petits* (1869, in-8o); *Marie, la petite étourdie* (1871, in-16); les *Contes du vieux docteur* (1873, in-12); *Perdus au milieu de Paris* (1875, in-8o); l'*Education d'Aline* (1876, in-8o). Citons encore de lui une opérette, *Gredin de Pigoche!* avec Michel Masson.

FATIDIQUEMENT adv. (fa-ti-di-ke-man — rad. *fatidique*). D'une manière fatidique.

FATSMAN, dieu souterrain, dans la religion des sintoïstes japonais, qui célèbrent chaque mois une fête en son honneur. Ce dieu préside à la guerre et offre beaucoup de rapports avec Mars.

FATUA, la même que FAUNA. V. ce dernier mot, au tome VIII du *Grand Dictionnaire*.

FATUAIRE s. m. (fa-tu-è-re — rad. *Fatua*, n. pr.). Antiq. Prétendu prophète qui se disait inspiré par la déesse Fatua et qui prédisait l'avenir.

FATUM s. m. (fa-tomm). Nom latin du Destin. On l'emploie quelquefois en français : *Le* FATUM *des anciens*. V. DESTIN, au *Grand Dictionnaire*.

FAUCHABLE adj. (fô-cha-ble — rad. *faucher*). Qui peut être fauché.

FAUCHAILLES s. f. pl. (fô-cha-lle; *ll* mll. — rad. *faucher*). Agric. Travaux consistant à faucher les foins.

FAUCHERY (Antoine), littérateur et voyageur français, mort à Yokohama en 1861. Il débuta dans les lettres par des articles de journaux et fit jouer avec succès au Vaudeville, en 1856, une pièce intitulée *Calino*, faite en collaboration avec Barrière. A cette époque, il eut l'idée d'aller chercher fortune en Australie, où l'on avait découvert d'abondantes mines d'or. Il envoya de ce pays au journal le *Moniteur* une série de *Lettres d'un mineur en Australie*, qui ont été réunies en volume (1857, in-12) et accompagnées d'une lettre de Théodore de Banville. En outre, pendant son séjour sur le continent australien, Fauchery recueillit une intéressante série de vues photographiques, et il fit de même aux îles Philippines, où il passa quelque temps. Entraîné par le goût des voyages, il profita de la guerre qui éclata en 1860 entre la France et la Chine pour suivre l'armée française à Pékin, en qualité de correspondant du *Moniteur*. Il adressa à ce journal des lettres intéressantes sur notre expédition; puis, atteint d'une maladie épidémique qui altéra profondément sa santé, Fauchery partit pour le Japon. En arrivant à Yokohama, il se vit contraint de s'aliter, et il mourut des suites d'une gastrite, compliquée d'une dyssenterie, le 27 avril 1861.

FAUCHURE s. f. (fô-chu-re — rad. *faucher*). Action de faucher : *Le pré valait-il la* FAUCHURE? (Piron.)

* **FAUCILLE** s. f. — Entom. Sorte de papillon dont les ailes supérieures se terminent en faucille. — Nom de la phocène commune, aux Antilles.

FAUCILLER v. a. ou tr. (fô-si-llé; *ll* mll. — rad. *faucille*). Couper avec la faucille.

FAUCILLEUR s. m. (fô-si-lleur; *ll* mll. — rad *faucille*). Celui qui fauche au moyen de la faucille.

FAUCIT (Hélène), dame MARTIN, actrice anglaise, née en 1816. Née sur les planches, Mlle Faucit fut élevée pour le théâtre et débuta à Covent-Garden en 1836, dans le rôle de Julia, du *Bossu* (*the Hunchback*). Elle faisait dès lors partie de l'excellente troupe de Macready, qui jouait Shakspeare alternativement à Covent-Garden et à Drury-Lane. Mlle Faucit a fait des progrès incessants et, sortant du répertoire de Shakspeare, a paru successivement dans les pièces de M. Robert Browning : le *Capitaine marin*, *Richelieu et la duchesse de La Vallière*, l'*Anniversaire de Colombe*, etc.; dans celles de Westland Marston : la *Fille du patricien*, le *Cœur et le monde*, etc.; dans *Nina Sforza*, de M. Troughton; dans des traductions du danois de pièces de Théodore Martin, qu'elle avait épousé en 1851, etc. Depuis son mariage, cette éminente artiste s'est rarement montrée au théâtre.

* **FAUCOGNEY**, bourg de France (Haute-Saône), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N. de Lure, sur la rive gauche du Breuchin; pop. aggl., 1,102 hab. — pop. tot., 1,241 hab.

FAUCONNEAU-DUFRESNE (Victor-Albans), médecin et écrivain français, né à Châteauroux (Indre) en 1798. Il étudia la médecine à Paris, où il se fit recevoir docteur, puis il retourna dans sa ville natale, où il exerce encore la pratique de son art. Le docteur Fauconneau s'est fait connaître par un certain nombre d'ouvrages estimés, et il est décoré de la croix de la Légion d'honneur. Nous citerons de lui : *Rapports hygiéniques et médicaux sur les crèches du Ier arrondissement* (1846, in-12); *Traité de l'affection calculeuse du foie et du pancréas* (1851, in-18); *Précis des maladies du foie et du pancréas*

(1856, in-12); *Guide du diabétique* (1861, in-12); *De l'utilité des préparations ferrugineuses et en particulier des pilules de Vallet* (1861, in-8o); *Esquisse sur l'histoire de Châteauroux* (1870, in-8o); les *Assises du royaume de Jérusalem* (1870, in-8o); le *1er bataillon de la garde nationale mobile de l'Indre* (1872, in-12); *Histoire de Déols et de Châteauroux* (1873, 2 vol. in-8o), etc.

FAUCONNET (Charles), médecin suisse, né à Genève en 1811, mort en 1876. Il fit ses études médicales en Suisse et en France, prit le grade de docteur et se fixa dans sa ville natale, où il devint médecin en chef de l'hôpital cantonal. Le docteur Fauconnet avait un goût particulier pour la botanique, qu'il étudiait avec ardeur pendant ses loisirs. On lui doit les ouvrages suivants : *Herborisations à Salève* (1867, in-8o); *Promenades botaniques aux Voirons et supplément aux* Herborisations à Salève (1868, in-8o); *Excursions botaniques dans le bas Valais* (1872, in-8o); *Quelques mots sur les champignons* (1873, in-8o), etc.

FAUDE s. m. (fô-de). Nom donné dans certains pays au bûcher qu'on allume pour faire du charbon. ‖ On écrit aussi FAULDE.

FAULKON (Constantin). V. CONSTANTIN, au tome IV du *Grand Dictionnaire*, page 1020.

* **FAULQUEMONT**, ancien bourg de France (Moselle). — Cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, ce bourg est aujourd'hui compris dans l'Alsace-Lorraine, arrond. de Boulay; 1,143 hab.

Faune jouant des crotales, célèbre statue de marbre antique; au musée de Florence. Ce Faune est désigné improprement par quelques iconographes sous le titre de *Faune dansant;* il est occupé à jouer d'un instrument que les anciens nommaient *scabile* ou *crepezia* et qui, attaché à son pied droit, ne saurait lui permettre de se livrer à la danse proprement dite. « On voit ici, dit Lacombe (*Galerie de Florence*, IV), une des plus belles statues antiques. Elle est aussi précieuse par le savant travail de l'artiste que par la connaissance qu'elle donne de l'instrument attaché à son pied droit. Cette machine était composée de deux petites crotales ou castagnettes fixées à deux planchettes réunies par une espèce de charnière : elle était appelée *crepezia*, *scabellum*, *scabillum* ou *scabile*; on attachait le dessus de cette machine au pied, et on agitait les crotales en cadence, soit pour marquer la mesure, lorsqu'il n'y avait qu'un *scabellum* dans un chœur de musiciens, soit pour accompagner les autres instruments, lorsqu'il y avait plusieurs *scabellum*. » Lacombe ajoute : « J'ai appelé *Faune* cette statue, avec les écrivains qui m'ont précédé; mais son véritable nom doit être celui de *Satyre*. D'abord, on ne peut douter que le Faune ne soit une divinité de la mythologie romaine seule, et ce beau marbre est indubitablement ou une statue grecque ou la copie (peut-être même par un artiste grec) d'un ouvrage grec. Ensuite, les Satyres, dans l'ancienne mythologie, avaient les formes humaines, excepté les oreilles, et la queue du cheval. Les Faunes leur ressemblaient; mais, depuis Zeuxis, on leur donna une queue de bouc. D'après cela, il faut adopter l'opinion de Maffei, qui reconnaît dans cette statue un *Satyre* de Praxitèle ou sa copie antique. » Suivant quelques auteurs, le *scabile* ou *crepezia* était une espèce de soufflet, qui rendait des sons perçants, et qui aurait beaucoup de rapport avec ces petits soufflets qu'on place sous les oiseaux en bois fabriqués pour l'amusement des enfants.

Le *Faune* du musée de Florence a été restauré par Michel-Ange : l'illustre artiste a replacé la tête, qu'on avait trouvée séparée, et a refait les deux bras, avec une si grande habileté qu'on jurerait que la statue tout entière est l'œuvre du même ciseau. Ce chef-d'œuvre, qui, avec la *Vénus de Médicis*, l'*Apollino*, le *Rémouleur* et les *Lutteurs*, décore la Tribune du musée des Offices, a été souvent reproduit en marbre et en bronze; on en voyait autrefois une copie en marbre par Foggini dans le jardin de Trianon; une très-belle copie en bronze, exécutée en 1711 par Maximilien Soldani Benzi, est placée au château de Blenheim, en Angleterre. Il existe aussi de nombreuses gravures au burin d'après cette statue; il nous suffira de citer celle de Gregori. Clarac a publié trois gravures au trait représentant cette statue sous diverses faces.

* **FAUQUE DE JONQUIÈRES** (Jean-Philippe-Ernest DE), marin et savant français. — Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, contre-amiral (17 décembre 1874), et appelé, en avril 1875, aux fonctions de chef d'état-major de l'escadre d'évolution.

* **FAUQUEMBERGUES**, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-S.-O. de Saint-Omer, sur l'Aa; pop. aggl., 1,013 hab. — pop. tot., 1,071 hab.

* **FAURE** (Jean-Baptiste), chanteur français. — En 1871, M. Faure revint à Paris, et il exigea du directeur de l'Opéra, M. Halanzier, 110,000 francs d'appointements par an pour revenir à ce théâtre. M. Halanzier repoussa cette prétention; toutefois, ils finirent par s'entendre, et M. Faure revint à l'Opéra, où il reparut dans *Faust*, *Hamlet*, etc. Au mois d'octobre 1874, il eut un nouveau démêlé avec M. Halanzier. Il refusa de jouer parce que le directeur de l'Opéra avait augmenté le prix des places aux représentations de la Patti. Cette ridicule querelle fut apaisée grâce à l'intervention de MM. Legouvé et Ambroise Thomas. En 1876, il quitta l'Opéra, et il alla donner des représentations dans les principales villes de France et à l'étranger.

FAURÉ (Justin-François), homme politique français, né à Lombez (Gers) en 1840. Il se fit recevoir licencié en droit, et, après avoir exercé pendant quelque temps la profession d'avocat, il entra dans la magistrature. Substitut à Lectoure lors de la révolution du 4 septembre 1870, il fut révoqué peu après par le ministre de la justice Crémieux, et il reprit sa place au barreau. Le 8 octobre 1871, il fut élu conseiller général du Gers. S'étant lié avec M. Paul de Cassagnac, il devint un chaud partisan du régime qui avait valu à la France dix-huit années de despotisme démoralisant et l'invasion, et, en 1874, il alla faire une visite à l'ex-prince impérial en Angleterre. M. Fauré se livra dans le Gers à une active propagande bonapartiste. Lors des élections du 20 février 1876, il se porta candidat à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Lombez. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il était un défenseur résolu de la religion et de l'ordre, qu'il avait servi l'Empire avec indépendance et dévouement, qu'il lui était resté fidèle dans le malheur et que, lorsque le moment serait venu de reviser la constitution, il demanderait l'appel direct à la nation. Elu député par 4,995 voix, il est allé siéger à la Chambre dans les rangs de la minorité bonapartiste, avec laquelle il a constamment voté, notamment contre l'ordre du jour de défiance présenté par les gauches, le 19 juin 1877, contre le cabinet de Broglie-Fourtou. Il n'a joué du reste, à l'Assemblée, qu'un rôle des plus insignifiants. Candidat bonapartiste et candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon le 14 octobre 1877, M. Fauré a été réélu député à Lombez par 6,514 voix contre M. Brocas, candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il a continué à voter avec la minorité bonapartiste, contre la nomination d'une commission d'enquête sur les élections (15 novembre), pour le ministère de Rochebouët (24 novembre), etc.

FAUSÉRITE s. f. (fô-zé-ri-te). Minér. Sulfate de magnésie et de manganèse, trouvé à Herrengrund, en Hongrie.

FAUSSANT, ANTE adj. (fô-san, an-te — rad. *fausser*). Qui se fausse facilement, en parlant d'une lame d'acier.

Fausse magie (LA), opéra-comique en deux actes et en vers, paroles de Marmontel, musique de Grétry; représenté à la Comédie-Italienne le 1er février 1775. La pièce est détestable et n'aurait eu aucun succès si Grétry ne s'était surpassé, surtout dans le premier acte. Elle fut même réduite à un acte et représentée ainsi le 18 mars 1776. Il y a un morceau d'ensemble dont l'harmonie, fortement conduite et colorée, a surpris les auditeurs lors de la reprise qui a eu lieu à l'Opéra-Comique. Parmi les meilleurs morceaux de la *Fausse magie*, citons le trio : *Vous aurez affaire à moi*, morceau à trois sujets; l'air : *C'est un état bien pénible que celui d'un jeune cœur*, etc.; le duo : *Quoi! ce vieux coq! quoi! ce milan!* le ravissant duo des vieillards, si gai et si entraînant : *Quoi! c'est vous qu'elle préfère!* il est syllabique et produit toujours de l'effet, à cause de la vérité de l'expression, et enfin les couplets qui terminent la pièce. La *Fausse magie* a été reprise en 1828 et en 1863. Dans cette dernière reprise, Carrier a chanté le rôle de ténor, Gourdin celui de l'oncle. Mlle Girard l'air célèbre du second acte : *Comme un éclair, la flatteuse espérance*.

C'est une des pièces où l'auteur a montré le plus de verve. Bernardin de Saint-Pierre raconte que ce fut à une représentation de la *Fausse magie* que Grétry fut présenté à J.-J. Rousseau. « Je veux vous connaître, lui dit celui-ci; ou, pour mieux dire, je vous connais déjà par vos ouvrages; mais je veux être votre ami. » Qu'on juge du bonheur de Grétry à ces paroles! ils sortirent ensemble. Des pierres embarrassant la rue, Grétry saisit le bras de Rousseau et l'avertit de prendre garde. Rousseau retira brusquement son bras et s'écria d'une voix fâchée : « Laissez-moi me servir de mes propres forces! » Des voitures les séparèrent et jamais ils ne se revirent.

FAUSSETIER s. m. (fô-se-tié — rad. *faux*). Lapidaire qui travaille les pierres fausses.

Faust (LA DAMNATION DE), légende en quatre parties, paroles de MM. Hector Berlioz, Gérard et Gandonnière, musique de M H. Berlioz. Cet ouvrage a été exécuté dans la salle de l'Opéra-Comique le 6 décembre 1846. Cette œuvre appartient au genre descriptif et a été conçue sous l'influence des idées de la nouvelle école allemande. Des musiciens supérieurs comme M. Berlioz peuvent tirer un grand parti de cet étrange système, qui consiste à considérer comme non avenues les règles de la composition musicale établies successivement par les maîtres italiens et allemands des trois derniers siècles, parce qu'il ne peut se soustraire toujours ni entièrement aux conséquences de son éducation musicale et du milieu dans lequel il vit, et qu'il se retrouve à son insu, tout en protestant, sur la grande route et en bonne compagnie. Mais dans quel labyrinthe, au fond de quelles ténèbres ne nous conduiraient pas les sectateurs médiocres de cette doctrine romantique, aussi éloignée du sentiment de la nature que du pur idéal? Les poëtes et les littérateurs qui se sont fait une légitime réputation depuis 1830 la doivent à un mérite d'autant plus grand, plus personnel, plus exceptionnel, que les nuages et les travestissements bizarres dont ils se sont affublés ne l'ont pu obscurcir ni étouffer. Tout peindre, tout exprimer avec le plus de réalité possible, photographier les impressions morales, dissiper la pénombre qui enveloppe toujours un peu les sentiments humains, encombrer le tableau d'une foule de détails accessoires et minutieusement indiqués, tel est le point de départ et le programme de la symphonie romantique. C'est une hérésie matérialiste au fond. Mais il ne suffit pas de formuler un programme, il faut l'exécuter, et c'est ici que se manifeste une contradiction bien singulière. Nos musiciens se mettent à l'œuvre. Ils répudient comme insuffisant l'héritage de Haydn, de Mozart, de Gluck et de Beethoven. Ils sont si riches de leur propre fonds! Ils démolissent l'édifice harmonique, et quand tous les matériaux sont à leurs pieds, ils tentent de le reconstruire d'après un nouveau plan. Mais ils négligent de numéroter les pierres, de sorte qu'au lieu de la vérité d'expression, ils trouvent l'hyperbole; ils remplacent les contrastes naturels par des antithèses outrées, et ils font de la lumière sereine un jour blafard. Ils substituent à l'idiome de l'art, à la langue sacrée, un vocabulaire polyglotte dont ils possèdent seuls la clef. Les tonalités sont décousues, les relations et les affinités détruites : c'est le chaos. M. Berlioz, comme nous l'avons dit plus haut, s'est dégagé maintes fois de ces obscures théories, et, dans sa *Damnation de Faust*, dans son oratorio de l'*Enfance du Christ*, et surtout dans la plus grande partie de l'opéra des *Troyens*, il a écrit des morceaux d'un goût exquis, dans lesquels l'originalité n'exclut pas la parfaite satisfaction de l'oreille, de l'intelligence et du cœur. Afin que le lecteur se rende compte du but que s'est proposé le compositeur dans l'ouvrage dont il est ici question, nous en reproduisons le livret.

Première partie : les *Plaines de Hongrie*, pastorale; *Faust seul*, ronde de paysans; chœur, récitatif; *Marche hongroise* (orchestre seul).

Deuxième partie : *Faust dans son cabinet de travail*, récitatif sur une fugue instrumentale; *Hymne de la fête de Pâques*, chœur; récitatif. *Cave de Leipzig*, chœur de buveurs; chanson de Brander, ivre; chanson de Méphistophélès. — *Bosquets et prairies du bord de l'Elbe.* Sommeil de Faust; chœur de sylphes et de gnomes; ballet des sylphes; récitatif; chœur de soldats; chanson latine d'étudiants; la chanson et le chœur ensemble.

Troisième partie : Retraite militaire (orchestre seul); *Faust dans la chambre de Marguerite*, air; le *Roi de Thulé*, chanson gothique; *Marguerite seule;* récitatif de Méphistophélès; *Devant la maison de Marguerite;* évocation; danse de follets (orchestre seul); sérénade de Méphistophélès; finale : duo, trio, chœur (Marguerite, Faust, Méphistophélès, bourgeois et artisans).

Quatrième partie : air : *Marguerite seule*, récitatif mesuré avec le chœur des soldats et la retraite. — *Forêts et cavernes*, Faust seul; Invocation à la nature; récitatif de Méphistophélès (chasse lointaine); la *Course à l'abîme* (Faust et Méphistophélès, chœur et orchestre); *Pandæmonium;* chœur infernal; épilogue (*Sur la terre et dans le ciel*); récitatif à six voix; chœur d'esprits célestes; *Apothéose de Marguerite*.

Les morceaux les plus remarquables de cette épopée sont : la *Marche hongroise*, le duo : *Ange adoré dont la céleste image*, la sérénade de Méphistophélès, l'air de Marguerite au rouet et le chœur des esprits célestes. L'ouvrage a été interprété par Roger, Hermann-Léon, Henri, Mme Duflot-Maillard et deux cents musiciens dirigés par M. Berlioz en personne.

Faust (LE PETIT), opéra-bouffe en trois actes et quinze tableaux, paroles de MM. Hector Crémieux et Jaime fils, musique de M. Hervé; représenté au théâtre des Folies-Dramatiques le 23 avril 1869. Si l'on devait juger du mérite d'une œuvre par le succès et par le nombre de représentations successives, celle-ci l'emporterait de beaucoup sur les meilleurs opéras d'Hérold, de Boieldieu et d'Auber, voire de Rossini; aucun ouvrage de ces maîtres n'a joui à son apparition d'une vogue comparable à celle du *Petit Faust*. Il y a là un problème psychologique à résoudre. Pour notre part, nous ne proposerons pas d'autre solution que celle-ci : Il faut retourner la proposition et dire : on peut juger de l'état mental d'une société par le succès qu'une œuvre telle que le *Petit Faust* y obtient et par le plaisir qu'on y prend. Il est impossible de donner une analyse supportable des scènes décousues composant cette pièce, dont le musicien a fait çà et là une parodie de l'opéra de M. Gounod, mais qui, sous la plume des librettistes, n'est qu'une olla-podrida de lazzi plus indécents les uns que les autres, et dans lesquels l'esprit ne dissimule pas la grossièreté. Faust est un vieux maître d'école qui tient une classe de garçons et de filles. Marguerite lui est amenée par son frère Valentin, qui part pour la guerre; cette drôlesse met l'école sens dessus dessous et se sauve. Faust, rajeuni par Méphisto, court après sa belle, la trouve dans un bal public, l'enlève dans un fiacre après avoir tué son frère. Le spectre de Valentin apparaît aux yeux des coupables et les entraîne dans un enfer fort tristement parodié. Pour qu'on ne nous accuse pas de sévérité outrée, voici le texte du finale du troisième acte, que les auteurs n'ont pas craint d'intituler : *Hymne à Satan!...*

MÉPHISTO.

Riez, chantez, ô cher troupeau maudit!
Maître Satan vous ouvre sa demeure;
Quand vous chantez, il sait que l'on gémit,
Quand vous riez, il se dit : quelqu'un pleure!
C'est moi qui donne le signal.
Démons, tournez dans une ivresse folle
Et qu'une horrible farandole
Ajoute à ce bal
Un aspect infernal!
Et dansez donc!
Et tournez donc!

DEUXIÈME COUPLET.

Riez, chantez, un jour tout finira.
Au train que va la vertu sur la terre,
Le temps est proche où Satan vous dira :
Reposez-vous, je n'ai plus rien à faire.
Et dansez donc!
Et tournez donc!
Vous danserez pendant l'éternité.

MÉPHISTO, MARGUERITE, FAUST.

Ah! c'est le châtiment!

DANSE GÉNÉRALE.

Dansez, tournez, dans ce bal infernal,
C'est Méphisto qui donne le signal.

Et le rideau tombe sur cette danse ignoble vulgairement appelée cancan, qu'à Londres comme à Vienne, à Berlin comme à Pétersbourg, on appelle la danse nationale française.

La musique que M. Hervé a écrite sur ce livret, considérée en elle-même, est meilleure que ne le comportait le sujet, sans toutefois s'élever beaucoup au-dessus du genre de composition en usage dans les bals publics; les motifs de valse, de polka et d'autres danses abondent; l'ouverture elle-même est une valse. La parodie musicale de la kermesse, du chœur des soldats, de divers procédés particuliers à M. Gounod est assez spirituelle. Le musicien a traité aussi heureusement plusieurs tyroliennes. Comme il en met dans tous ses ouvrages, il a acquis une grande habitude dans l'arrangement vocal de ces cantilènes; mais les idées qui pourraient être gracieuses sont dénaturées par des effets de charge à outrance, qui les rabaissent au niveau des tréteaux de la foire. Cependant, au milieu de ces extravagances, on a remarqué deux pages de musique qui se distinguent par un sentiment poétique, une harmonie bien caractérisée; c'est une idylle qui a pour titre les *Quatre saisons*. Ce hors-d'œuvre n'a pas de sens dans la bouche de Méphisto et perd une grande partie de son charme au voisinage des sottises et des turlupinades qui l'accompagnent. Mais il est là comme un témoignage de la pensée humaine qui n'abdique pas complétement ses droits, et un hommage presque involontaire rendu à l'art qu'on injurie et qu'on profane. Les représentations du *Petit Faust* dépassèrent le chiffre de deux cents. L'auteur de la musique joua lui-même le rôle de Faust; les autres rôles principaux furent chantés par Milher, Vavasseur, Mmes Van Ghel, Blanche d'Antigny.

FAUSTULUS, gardien des troupeaux de Numitor et époux d'Acca-Laurentia. Ce fut lui qui découvrit le lieu où avaient été exposés Romulus et Rémus après leur naissance, et qui les apporta à sa femme pour qu'elle les nourrît et en prît soin. Il avait une statue dans le temple de Romulus.

* **FAUTE** s. f. — Allus. hist. **C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau.** V. VOLTAIRE, au tome XV du *Grand Dictionnaire*, page 1182.

FAUVEL (Albert), naturaliste français, né à Caen en 1840. Il étudia le droit à la Faculté de sa ville natale et se fit recevoir licencié. M. Fauvel s'est adonné d'une façon toute particulière à l'étude de l'histoire naturelle. Il est devenu membre de la Société entomologique de France. Outre des études insérées dans les *Mémoires* de la Société linnéenne de Normandie, on lui doit : les *Lépidoptères du Calvados*, manuel descriptif (1863, in-4o); *Notes entomologiques* (1862-1867, 5 parties in-8o) sur les coléoptères de la Nouvelle-Calédonie, sur les staphylinides de l'Amérique centrale, du Chili, etc.; *Coup d'œil sur la distribution géographique, en France, des insectes coléoptères carnassiers* (1864, in-4o); *Faune gallo-rhénane* ou *Species des insectes qui habitent la France, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, la Prusse rhénane, etc.* (1868-1875, in-8o); *Annuaire entomologique* (1873 et suiv., in-18); les *Naturalistes voyageurs en* 1873 *et* 1874 (1875, in-8o), etc.

* **FAUVILLE**, bourg de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N. O. d'Yvetot; pop. aggl., 1,283 hab.